

« Témoins de la Grande Guerre en Seine-et-Marne »

Lecture d'archives réalisée à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale par les agents des Archives départementales de Seine-et-Marne

Boudon (Victor), *Avec Charles Péguy : de la Lorraine à la Marne, août-septembre 1914*, Paris : Librairie Hachette et Cie, 1916, 195 pages (Cote : AD77, 16°88) lu par Jean-Loup Pilot.

Extrait de la page 138 à 147 :

Et la lutte commence !...Sans se soucier des shrapnells et des percutants qui pleuvent comme grêle, la batterie de 75 qui précède le bataillon sur la route se met en position, au pied du petit hameau de la Baste, en avant de la ferme de la Trace. Blottis contre leurs pièces, faisant corps avec elles, nos artilleurs insouciant de la rafale de métal qui siffle, rendent coup pour coup aux batteries allemandes. Quelques projectiles éclatent au milieu des caissons d'approvisionnement abrités derrière un rideau de hauts peupliers, tuant des hommes et des chevaux. Cela décuple l'ardeur des artilleurs qui travaillent avec une sorte de rage. Ils finissent, au bout de quelques heures d'un duel acharné, par imposer un silence complet aux batteries ennemies, dont nous retrouvâmes, le lendemain, à l'entrée de Monthyon, en nous portant à la poursuite des Allemands en retraite, les débris informes mêlés aux restes sanglants des servants.

Tandis que nos canons luttent ainsi victorieusement et qu'une nouvelle batterie se porte vers Plessis-l'Evêque pour seconder l'action engagée de ce côté, le bataillon prend la formation de combat et la compagnie se déploie, dans la direction de Villeroy, en lignes de sections par quatre, la section Péguy tenant la droite. Nous avançons au milieu des avoines fraîchement coupées, de temps en temps la voix vibrante de Péguy crie un ordre « Couchez-vous ! En carapace ! » c'est pour laisser passer une volée d'obus qui éclatent autour de nous sans causer de dommages.

Nous arrivons ainsi à la lisière de Villeroy, près d'un puits, dans une sorte de chemin creux, d'où nous pouvons suivre le duel d'artillerie.

En avant et à peu de distance de nous retentit une violente fusillade et l'assourdissement tac-tac des mitrailleuses. C'est l'attaque des tabors marocains qui se déclenche en deux groupes, dont l'un dans la direction de Neufmontiers-Penchard, par Villeroy (où est installé l'état-major), ayant pour objectif la hauteur boisée du Télégraphe, solidement fortifiée par l'ennemi et d'où son artillerie prodigue d'inutiles obus, et l'autre vers Chauconin, par Charny.

Sous un tir mal repéré, maintenant, nous attendons impatiemment le moment de partir à notre tour à l'assaut.

Il est cinq heures ; l'artillerie ennemie écrasée ne tire plus que de rares coups ; mais en arrivant sur la crête d'où nous dominons la vaste plaine et la panorama de la bataille, une terrible grêle de balles nous accueille.

À la droite de notre ligne de tirailleurs marchent côte à côte, revolver au poing, le capitaine Guérin et le lieutenant Péguy, les lieutenants de la Cornillère et Hamelin sont vers la gauche. « Marchez alignés ! » commande Guérin ; puis de nouveau, et Péguy avec lui : « Faites circuler : défense de tirer sans ordre ! les Marocains sont devant nous ! Veillez à l'alignement ! ». L'ordre vole de bouche en bouche, et la course continue. Elle est pénible, il nous faut avancer en bondissant, au milieu d'un immense champ dont les avoines couchées par le vent gênent la marche. Beaucoup tombent. Un bond encore, une conversion vers la gauche, et nous voilà abrités derrière le talus de la route Iverny-Chauconin, haletants et soufflants.

Les balles sifflent au ras de nos têtes. Nous tirons à 500 mètres sur les Allemands bien retranchés derrière les arbres et les arbustes qui bordent le ruisseau des Étangs, et presque invisibles dans leurs uniformes couleur de terre.

La voix jeune et claironnante du lieutenant Péguy dirige le feu, indique les hausses et les points de mire. Il est derrière nous, insoucieux des balles qui le visent et le frôlent dans un sinistre bourdonnement d'abeilles, courant de l'un à l'autre pour faire activer le tir, s'appuyant par instants, afin de reprendre son souffle, sur un rouleau agricole abandonné sur la route, debout, courageux, admirable.

À travers une éclaircie d'arbres, on aperçoit par instants la course rapide de compagnies allemandes escaladant la côte, sous notre feu évidemment meurtrier et celui de notre artillerie. Elles se replient vers Neufmontiers et Chauconin qu'elles incendient en partie, par vengeance...

...Ils reculent !...Ils reculent !...

Cette terrible course dans les avoines nous a mis à bout de souffle, la sueur nous inonde, et nos officiers, qui déploient une magnifique bravoure, sont comme nous. Un court instant de répit, puis Péguy, sur un signal du capitaine qui vient d'en recevoir l'ordre du lieutenant d'état-major marocain Marché (tués quelques minutes après dans des circonstances particulièrement héroïques) nous claironne : « En avant ! ».

Ah ! cette fois, c'est fini de rire ! Escaladant le talus et rasant le sol, l'arme à la main, courbés en deux, afin d'offrir moins de prise aux balles, trébuchant dans les betteraves et les mottes de terre, nous courons à l'assaut. Le capitaine Guérin, en quittant la route, sans souci de sa blessure qui l'empêche d'avancer rapidement, est tué raide auprès d'un gros arbre. La terrible moisson continue, effrayante ; la chanson de mort bourdonne autour de nous. Un premier bond, puis un deuxième nous portent 200 mètres en avant. Mais aller plus loin pour l'instant, en unique vague d'assaut, sans une

ligne de soutien en arrière, sur un terrain où la pente déclinante et la grande visibilité de nos uniformes font de nous autant de superbes cibles, avec à peine 150 cartouches par homme et dans l'impossibilité d'en être ravitaillés, c'est une folie, un massacre certain et général. Nous n'arriverons pas 10 !

« Couchez-vous ! hurle Péguy, et feu à volonté ! » mais lui reste debout, la lorgnette à la main, dirigeant notre tir, héroïque dans l'enfer. Vers la gauche, le lieutenant de la Cornillère commande le feu de son peloton, debout aussi sous l'averse de mitraille qui siffle, cadencée par le crépitement infernal des mitrailleuses allemandes, crâne, toujours ganté, et comme Péguy, la lorgnette à la main, allant de long en large. « À 500 mètres, feu à vo... ! » commande-t-il ; mais une balle lui coupe la parole et le renverse à terre. L'adjudant Legrand se lève, courageusement, pour le secourir, il fait deux pas et tombe à son tour, foudroyé. Quelques hommes s'écrient : « Le lieutenant est tué ! » Alors, se redressant à demi, dans un suprême effort d'énergie, l'héroïque officier exhale dans un souffle : « Oui, mais tirez toujours ! » et il expire.

Nous tirons comme des enragés, noirs de poudre ; le fusil nous brûlant les doigts, chacun creusant des mains la terre, entre deux coups de feu, pour s'en faire un insuffisant abri. À tout instant, ce sont des cris, des plaintes, des râles ; des amis chers sont tués à mes côtés. Combien sont morts ? On ne compte plus...

Péguy est toujours debout, malgré nos cris de : « Couchez-vous ! » glorieux fou dans sa bravoure. La plupart d'entre nous n'ont plus leur sac, qu'ils ont perdu à Ravenel, et le sac à ce moment est un abri précieux et efficace et la voix du lieutenant crie toujours avec une énergie rageuse : « Tirez, tirez, nom de Dieu ! »

D'aucuns se plaignent : « Nous n'avons plus de sac, mon lieutenant, nous allons tous y passer ! – ça ne fait rien, crie Péguy, dans la tempête qui siffle, moi non plus je n'en ai pas, voyez, tirez toujours ! » Et il se dresse, comme un défi à la mitraille, semblant appeler cette mort qu'il glorifiait dans ses vers. Au même instant, une balle meurtrière brise ce noble front. Il est tombé, sur le côté, sans un cri, dans une plainte sourde, ayant eu l'ultime vision de la victoire tant espérée et enfin proche, quelques mètres plus loin, bondissant comme un forcené, je jette un regard derrière moi, j'aperçois là-bas, étendu sur la terre chaude et poussiéreuse, parmi les larges feuilles vertes, tache noire et rouge au milieu de tant d'autres, le corps de notre cher et brave lieutenant...